

Christophe Bladé

Mémoire de glace

Roman



Que ferions-nous si la Terre voulait tout refaire ?

Avec l'Homme, peut-être !

*Notre histoire, nos souvenirs y seraient-ils utiles,
dans cet après, cet autrement ?...*

*Espoir ? Certes. Mais il faut déjà nous repenser
parce que la fin de notre ère est là.*

Je me sens maladroit, comme engourdi, non par le froid mais par un trop long sommeil...

Suis-je ici par hasard ? Je n'arrive pas à ordonner mes idées, pourtant, il me semble connaître ou reconnaître ces lieux. Cette atmosphère. Je suis inquiet, sur la défensive... Traqué.

Mes oreilles bourdonnent et mon pouls s'emballa parfois, sans raison apparente. Je cherche quelque chose autour de moi, quelqu'un... je ne sais plus.

Le vent agace le voile déchiré d'un grand cocon semi rigide dans lequel s'est figé un désordre de machines et de câbles. Étrange certitude d'être dans le camp de base d'un centre de recherche ou plutôt, de ce qu'il en reste. Une sorte de champ de fouille archéologique abandonné après une violente activité.

Au dehors, la lumière laiteuse efface tout relief. Elle distille une ivresse où tous nos sens se télescopent pour tenter de trouver un équilibre.

Je sais que ma mémoire ne me trahira pas. Les événements sont là, tapis, je ferme les yeux et me

concentre... mon corps se souvient. Il a mal par endroit mais il a sa quasi mobilité.

Une brutale décharge me fait sursauter. Dans ma tête un torrent d'images jaillit. Comme un film à l'envers : des visages et des actions s'entrechoquent, des paysages se mélangent dans une totale incohérence. J'ouvre les yeux pour chercher des repères et me retrouve sur le dos, haletant, une douleur lancinante dans la poitrine me bloque la respiration.

Suis-je blessé ? Je ne suis pas tombé de bien haut puisque j'étais assis dans la neige un instant plus tôt. Pourtant, je crois avoir perdu la notion du temps. Dehors, la lumière varie du jaune sale au bleu profond. Et le vent... ce vent qui semble lutter avec ce reste de présence humaine... Il s'arme du froid pour assaillir l'espoir de durer, pour infiltrer chaque pensée construite et sans cesse raviver le doute.

Qui suis-je vraiment ? Je me redresse lourdement ; mes vêtements me serrent par endroits. En regardant de plus près je constate que des bouts de tubes flexibles de différents calibres à moitié arrachés, y sont reliés. Ce qui « m'habille » est une sorte de combinaison dont je n'identifie pas la texture. Elle est à la fois souple et résistante, en tout cas imperméable au froid. Seules mes mains nues et mon visage sont exposés à la morsure glacée.

Accident ? Bataille ? Évasion ? Je titube un instant en me mettant debout. Dans ma bouche : le goût

métallique du sang m'intrigue mais très vite, une agréable chaleur se diffuse dans mon corps et jusqu'aux bouts de mes doigts. Dans un de mes cordons transparents s'écoule encore un liquide brunâtre. Je regarde et j'écoute autour de moi, hagard, comme un découvreur de terre nouvelle. Pourtant je connais cet endroit ! Les choses amoncelées ici et là ont un écho dans ma mémoire.

Et puis très vite il est revenu.

Le sentiment du danger imminent.

Un bruit sourd quelque part suivi d'un grincement plaintif ont transpercé le vacarme du vent. Et puis des voix, des mots incompréhensibles lâchés avec force, comme un jet de harpon.

Un flash dans ma tête : alerte,

Une décision à prendre : fuir.

Il n'y a plus à puiser dans sa mémoire quand l'instant impose ce type de décision. Tenter seulement de se souvenir d'un terrain familier pour se cacher plus loin. Un refuge improbable pour réfléchir et réapprendre de soi-même. Un quelque part où survivre un peu plus longtemps.

Gagner du temps, s'il représente encore quelque chose...

Première partie

Comme un boomerang

Bucarest – Roumanie – Juillet 2013

13h40, dans le quartier de Râmnicu Vâlcea

Une porte s'entrouvre au rez-de-chaussée du bloc 20b du plus grand centre de cryogénie d'Europe.

Une silhouette élégante se dirige à pas pressés vers le parking du bâtiment en fer à cheval. Dans sa main droite une mallette sécurisée fermement maintenue. A l'intérieur : des conclusions de rapports, des calculs scientifiques, des photos... et l'immense espoir d'une expérience largement dotée.

La chaleur de cet été orageux fait vibrer l'air et haleter le marcheur. Une voiture sombre aux vitres teintées se dégage lentement de son stationnement, l'homme ne prend pas le temps de se retourner. Avec des gestes sobres, il s'engouffre dans l'ombre de l'habitable. Le moteur puissant vrombit et le véhicule remonte calmement les méandres de bitume pour sortir sur la strada Ramnicu Valcea, en direction du boulevard Camil Ressu.

*

* *

Une heure plus tôt, une main gracieuse et néanmoins ferme s'était emparée d'un téléphone portable pour composer un numéro. Une femme brune en blouse blanche, tapis dans un coin peu fréquenté du 3^{ème} étage du bloc 20c de l'ICSI (Institut National de Recherche pour le développement de la technologie cryogénique et isotopique), avait rapidement échangé quelques mots. Puis elle était descendu par l'escalier de service et avait présenté son iris au lecteur biométrique. L'accès au laboratoire de cryogénie et supraconductivité était libre. Celui-ci baignait dans une lumière tamisée bleutée dans laquelle évoluaient, tels des fantômes, des scientifiques emmaillotés aux gestes appliqués.

*

* *

Le contraste saisissant entre le bleu du lac Herastrau et le vert émeraude du parc le côtoyant fait cligner les yeux de l'homme assis dans la voiture, la mallette sur ses genoux. La lumière ici se fiche du temps qui passe et de l'enjeu des calculs scientifiques. Pourtant, dans le silence de l'habitable, le passager se souvient que l'alliance de la science avec la politique s'est fragilisée après les anciennes catastrophes écologiques à Copsa-Micà, Zlatna ou encore

Suceava... Le Danube offre encore un beau visage aujourd'hui mais son âme a souffert. L'homme sait que, plus loin, la Mer Noire s'épuise, que ses rivages s'assèchent inexorablement, que les monts Apuseni ont définitivement été amputés par l'exploitation d'une mine d'or gorgée de cyanure, que les chiens errants sur place y sont morts et que leur agonie a été le creuset de plusieurs autres calamités en Roumanie.

Herastrau Hotel. Le véhicule s'arrête devant le hall. L'homme sort de ses sombres pensées en descendant du véhicule, sa main toujours crispée sur la poignée de la mallette.

Se détendre un instant.

Respirer profondément.

Marcher un peu dans le parc...

*
* *
* *

La femme brune est là.

Elle a troqué sa blouse blanche contre un blouson de cuir usé et un pantalon kaki à larges poches plaquées. Son regard clair est déterminé. Assise sur un banc, la tête droite, elle semble attendre quelque chose ou quelqu'un. Depuis le parc, elle a une bonne visibilité sur l'entrée d'Herastrau Hotel où l'homme à la mallette est entré. Alors qu'il redescend pour s'offrir une promenade bien mérité, celui-ci est interpellé par le groom de l'accueil.

– Professeur Bobescu s'il vous plaît ! Un appel pour vous... au téléphone. Le groom lui tend l'appareil.

Alexandru se fige dans son élan, un peu frustré d'être pris en flagrant délit de retraite. S'approchant lentement de la banque d'accueil, il sonde le groom d'un regard noir, mais ce dernier l'encourage en souriant :

– Une femme Professeur !

– Merci... Professeur Alexandru Bobescu, je vous écoute.

– Bonjour Alexandru, j'ai besoin de vous voir... c'est important. Maintenant. *la voix est à la fois douce et grave, mais le ton est impérieux : celui d'une personne impatiente.*

– Important pour quoi Madame... vous êtes ?

– Irina... mais peu importe. S'il vous plaît, pouvez-vous me rejoindre dans le parc Herastrau, près du kiosque.

– J'ai déjà répondu aux journalistes scientifiques sur les dernières applications de...

– Il ne s'agit pas de ça, coupe-t-elle, mais... de votre vie.

Alexandru marque le coup. Un silence s'installe, il essaie de réfléchir sur le sens de ces derniers mots. Irina relance :

– S'il vous plaît, maintenant... au kiosque, je serai assise sur le banc près de l'arbre penché. Elle raccrocha.

L'air hagard, Alexandru redonne le combiné au groom, se masse les tempes, il se sent fatigué mais l'invitation tombe bien finalement puisqu'il a décidé de s'aérer un peu. Sa mallette est en sécurité dans l'un des coffres de l'hôtel, comme chaque soir depuis trois jours.

17h 15. Dehors la chaleur est toujours aussi moite mais les ombres s'allongent en offrant quelques couloirs tempérés aux rares promeneurs.

Alexandru traverse le parking en ruminant cette étrange communication téléphonique. Il prend le sentier pédestre conduisant au bord du lac et savoure la tranquillité ambiante, les chants des oiseaux qui résonnent, le raclement lointain des râdeaux du personnel d'entretien.

La coupole du kiosque apparaît dans son écrin de verdure, l'air est chargé du parfum des robiniers... et il l'a voit, assise, sereine et jolie, les deux bras étendus sur le dossier du banc, jambes croisées devant elle. Elle tourne lentement la tête vers lui. Il marque un temps d'arrêt, regarde tout autour, elle l'encourage d'un signe de la main le saluant en même temps.

– On se connaît ? Lui demande-t-il en s'asseyant près d'elle.

– Peut-être ! Elle lui fait plus de place en déplaçant son grand sac de toile frangée.

– Bon, vous m'appellez à mon hôtel en sachant que je suis sur le point de sortir, vous connaissez mon prénom et vous faites un mystère de cette entrevue...

Alors qui êtes-vous d'abord ?

Elle lui sourit en s'étirant puis incline la tête en le regardant fixement.

Il attendait une réponse.

Il sentit à peine la minuscule piqûre à la base de son cou, la pression de la pointe de deux doigts au creux de son sternum lorsqu'elle l'enlaça. Il ne comprit rien au grand voile blanc qui enveloppa son cerveau tandis qu'elle calait sa tête sur son épaule en lui caressant les cheveux.

Le promeneur d'un soir avait cessé de respirer dans ce poumon de verdure roumain.

Alexandru était mort, sans bruit, sans combat, dans les bras d'une inconnue.

L'éminent Professeur Alexandru Bobescu reposait, seul, assis sur un banc d'Herastru parc, bras croisé et tête baissée... comme assoupi.

Au même instant, une silhouette s'activait en silence dans le couloir à moitié éclairé du sous-sol d'un grand hôtel conduisant à la salle des coffres. Des mains adroites ouvrirent un casier pour intervertir des malles. Puis une retraite féline vers un escalier de service, pas feutrés jusqu'au palier, ombre immobile en alerte : *ok, la voie est libre.*

Une porte s'ouvrit sur l'arrière du parking. Un homme se dirigea prestement vers une grosse voiture en stationnement.

Dans le hall du grand hôtel il n'y avait plus personne à l'accueil ; le groom avait disparu.

Paris 2035

Les déchets sont refoulés par le souffle des hydroglisseurs dans les grandes artères de la capitale. Déjections de tout ce que fut jadis cette société modèle, construite sur l'éphémère de l'avoir et des modes. Les sillages des engins ne soulevaient du passé que les boues collantes de conflits stériles. La cime des arbres des anciens jardins publics servait de récif où se réfugiaient une faune malade en mutation.

Dix ans auparavant, les déluges incessants avaient eu raison des techniques d'endiguement les plus prometteuses. Partout en Europe, les fleuves avaient vomi leurs entraves humaines en reconfigurant les territoires. Des lacs s'étaient répandus dans les villes et les campagnes, creusant des plaies brunâtres dans la terre et jusque dans la roche. Les hommes avaient fui les habitats les plus atteints pour se réfugier sur les moindres collines, squattant ce qui pouvait être consolidé ou surélevé. Les tsunamis saisonniers avaient effacé le littoral sur des kilomètres,

redessinant ainsi toutes les cotes. Les monts épargnés des grandes agglomérations n'étaient que terres spongieuses où s'étaient développés des foyers de malaria. Heureusement, l'évolution des technologies hydrologiques avait dopé celle du bâtiment et l'on voyait pousser dans les grandes villes, des structures articulées semi flottantes.

Paris n'avait plus son réseau de métro, lequel, une fois inondé, avait entraîné l'effondrement de bon nombre d'édifices. De larges avenues liquides avaient avalé tout ce qui avait jadis servi à rouler ou marcher. Aujourd'hui, l'eau permettait malgré tout un trafic plus aéré et plus souple car les nombreux pont-tunnels suspendus laissaient aux piétons plus de tranquillité pour passer d'un îlot urbain à un autre. Leurs dômes de verre laissaient passer une lumière agréable filtrant l'intensité des rayons du soleil grâce à un procédé de polarisation, relayé à des générateurs photovoltaïques. La nuit, le cœur de ville ressemblait à une matrice d'où partaient des cordons ombilicaux multicolores. Leurs attaches ondulantes s'adaptaient à un nouveau phénomène de « marées ».

La très légère mais constante modification de l'axe de rotation de la terre avait entraîné un dérèglement des saisons, lesquelles d'ailleurs n'avaient plus vraiment de cycles établis. Des périodes de très fortes chaleurs alternaient avec des pluies diluviennes et, depuis quelques années, ce que l'on appelait autrefois l'hiver ressemblait davantage à des

séquences de glaciation brutales. Les autorités avaient mobilisé, à titre préventif, tout un arsenal de scientifiques, dotés de moyens quasi illimités, afin de trouver des matériaux et des techniques pour concevoir une protection urbaine contre le froid. Des milliers de personnes avaient péri à cause de ce dernier, plus que par les guerres des années 2000. Il avait entraîné un exode massif vers les villes équipées, et des immenses territoires intérieurs étaient désertés. A l'initiative de la Confédération des États du Monde, des module-relais d'urgence avaient été installés provisoirement sur des points stratégiques, pour répondre au mieux à la famine et aux épidémies sur les terres inondées.

Paradoxalement, l'accélération des périodes de grand froid, était considérée comme l'avenir d'un nouveau mode d'existence, salvatrice pour l'espèce humaine.

Craig Mckenzie, quarante-cinq ans, la démarche souple et tranquille, le visage buriné de l'explorateur endurci, empruntait l'un des boyaux transparents suspendus en direction du quartier des sciences appliquées (ex 5^{ème} arrondissement).

A travers le dôme de verre irisé par une lumière dorée de fin de jour, son regard clair et intense se posait sur une bande de terre ambrée. Un bout de la Montagne Sainte-Geneviève émergeait du milieu liquide comme une île. Des bâtiments aux formes arrondies étaient reliés les uns aux autres, formant

une gigantesque toile d'araignée qui emprisonnait un concentré de savoir en ébullition.

Craig se passa la main dans ses cheveux mi-longs, à l'image de ses lointains ancêtres écossais. L'appartenance à une terre avait pour lui quelque chose de quasi religieux. Son dévouement pour la science n'avait jamais rejeté le côté spirituel qu'il aimait à cultiver. L'histoire même des peuples n'en était-elle pas une subtile alchimie !

Les horloges holographiques affichaient déjà 18 h 10. En cette saison les jours déclinaient à peine dans un soleil pâle. Le Grand Hiver n'était pas encore arrivé et les hydroglisseurs dessinaient des arabesques dans les canyons de l'ancien Paris. Les sommets des vieux immeubles de pierre ; joyaux d'une époque d'un Paris artistique et bourgeois, émergeaient ça et là. Ils étaient aujourd'hui les vestiges où étaient encore accrochées les plaques rouillées balisant le boulevard Saint-Michel ou Saint-Germain. Craig connaissait un peu l'histoire de ce quartier étudiant, appelé « quartier latin », dont le mode de vie lui aurait très certainement plu. Il en souriait dans sa barbe de trois jours, lui qui avait été élevé dans les Highlands d'une Écosse, où les cailloux semblaient encore pousser entre herbe rase et chardons.

« Aux Grands Hommes, la Patrie reconnaissante ». L'inscription sur le fronton du Panthéon apparue bientôt dans le champ de vision de Craig. Elle était encore visible malgré l'érosion et témoignait de cette